

Je m'en retourne à Dieu, je lui demande un père,
Je lui montre mon cœur gonflé de ta colère,
Je lui dis, ce qu'il sait, que je suis son enfant,
Que je veux espérer et qu'on me le défend!

Ne me le défends plus! laisse brûler ma vie.
Si tu sais le doux mal où je suis asservie,
Oh! ne me dis jamais qu'il faudra se guérir;
* Car, tu me vois dans l'ame : approche, tu peux lire;
Voilà notre secret : est-ce mal de le dire?
Non! rien ne meurt. Pieux d'amour ou d'amitié,
Vois-tu, d'un cœur de femme il faut avoir pitié!



* qu'aimer use le cœur et que tout doit mourir.

Nos yeux, page à page,
Y ^{lisent} trouvent les cieux !

C'est un livre d'ange,
Quand on est aimé ;
Si l'un des deux change,
Le livre est fermé !



De lui, rien | peine affreuse et jamais exprimée!
 Douleur toujours profonde et toujours renfermée!
 Rapprochement cruel des jours purs et dorés,
 Par ses regards, bien plus que des cieux éclairés,
 Avec ces jours d'exil, d'abandon, d'amertume,
 De regret qui déchire, et d'espoir qui consume!

Oh! qu'il n'apprenne pas ces tourmens infinis
 Dont les cœurs trop naïfs sont raillés et punis!
 Et puis, ce n'est pas lui, c'est l'amour qui me tue.
 Il détacha son sort de ma vie abattue;
 A présent, je descends un rapide chemin,
 Dans une sombre nuit où j'ai perdu sa main.
 Il ne viendra jamais; pourquoi le lui défendre?
 Je l'ai haï : qu'importe? A-t-il voulu l'apprendre?
 S'occupe-t-on toujours d'un danger qui n'est plus?
 Vers des échos muets que de cris superflus!
 Ah! je me fais pitié, je pleure sur moi-même;
 Et je dis bien souvent : Ce n'est plus lui que j'aime!



C'est que, pour retourner à ces fraîches prémices,
 A ces fruits veloutés qui pendent au berceau,
 Prête à se replonger aux limpides calices
 De la source fuyante et des vierges délices,
 L'ame hésite à troubler la fange du ruisseau.

Quel effroi de ramper au fond de sa mémoire,
 D'ensanglanter son cœur aux dards qui l'ont blessé,
 De rapprendre un affront que l'on crut effacé,
 Que le temps... que le ciel a dit de ne plus croire,
 Et qui siffle aux lieux même où la flèche a passé!

Qui n'a senti son front rougir, brûler encore,
 Sous le flambeau moqueur d'un amer souvenir?
 Qui n'a pas un écho cruellement sonore,
 Jetant par intervalle un nom que l'ame abhorre,
 Et la fait s'envoler au fond de l'avenir?

Vous aussi, ma natale, on vous a bien changée!
 Oui! quand mon cœur remonte à vos gothiques tours
 Qu'il traverse, rêveur, notre absence affligée,
 Il ne reconnaît plus la grâce négligée
 Qui donne tant de charme au maternel séjour!

Il voit rire un jardin sur l'étroit cimetièrè ,
Où la lune souvent me prenait à genoux ;
L'ironie embaumée a remplacé la pierre
Où j'allais, d'une tombe indigente héritière,
Relire ma croyance au dernier rendez-vous

Tristesse ! après long-temps revenir isolée ,
Rapporter de sa vie un compte douloureux ,
La renouer malade à quelque mausolée ,
Chercher un cœur à soi sous la croix violée ,
Et ne plus oser dire : « Il est là ! » c'est affreux !

Mais cet enfant qui joue et qui dort sur la vie ,
Qui s'habille de fleurs , qui n'en sent pas l'effroi ;
Ce pauvre enfant heureux que personne n'envie ,
Qui , né pour le malheur , l'ignore et s'y confie ,
Je le regrette encor , cet enfant ; c'était moi.

Au livre de mon sort si je cherche un sourire ,
Dans sa blanche préface , oh ! je l'obtiens toujours
A des mots commencés que je ne peux écrire ,
Eclatans d'innocence et charmans à relire ,
Parmi les feuillets noirs où s'inscrivent mes jours !

Un bouquet de cerise, une pomme encor verte,
C'étaient là des festins savourés jusqu'au cœur !
A tant de volupté l'ame neuve est ouverte,
Quand l'âpre affliction, de miel encore couverte,
N'a pas trempé nos sens d'une amère saveur !

Parmi les biens perdus dont je soupire encore,
Quel nom portait la fleur... la fleur d'un bleu si beau,
Que je vis poindre au jour, puis frémir, puis éclore,
Puis, que je ne vis plus à la suivante aurore ?
Ne devrait-elle pas renaître à mon tombeau !

Douce église ! sans pompe, et sans culte et sans prêtre,
Où je faisais dans l'air jouer ma faible voix,
Où la ronce montait fière à chaque fenêtré,
Près du Christ mutilé qui m'écoutait peut-être,
N'irai-je plus rêver du ciel comme autrefois ?

Oh ! n'a-t-on pas détruit cette vigne oubliée,
Balançant au vieux mur son fragile réseau ?
Comme l'aile d'un ange, aimante et dépliée,
L'humble pampre embrassait l'église humiliée
De sa pâle verdure où tremblait un oiseau !

LES PLEURS.

140

Qui faisait aux enfans un miroir de son onde ;
Elle est tarie... Hélas ! tout se tarit au monde ;
Hélas ! la vie et l'onde ont un destin pareil !

Ne plus passer devant l'école bourdonnante,
Cage en fleurs où couvaient, où fermentaient nos jours ;
Où j'entendis, captive, une voix résonnante
Et chère ! à ma prison m'enlever frissonnante :
Voix de mon père, ô voix ! m'appellez-vous toujours ?

Où libre je pâlis de tendresse éperdue ;
Où je crus voir le ciel descendre, et l'humble lieu
S'ouvrir ! Mon père au loin m'avait donc entendue ?
Fière, en tenant sa main, je traversai la rue ;
Il la remplissait toute ; il ressemblait à Dieu !

Albertine ! et là bas flottait ta jeune tête,
Sous le calvaire en fleurs ; et c'était loin du soir !
Et ma voix bondissante avait dit : Est-ce fête !
O joie ! est-ce demain que Dieu passe et s'arrête ?
Et tu m'avais crié : « Tu vas voir ! tu vas voir ! »

Oui ! c'était une fête, une heure parfumée ;
On moissonnait nos fleurs, on les jetait dans l'air :

Albertine riait s
Elle vivait enco
C'est un parfum

Du moins, n'ira
Vrai-je plus m
D'où vient que
D'où vient qu'o
D'où vient que

Albertine riait sous la pluie embaumée ;
Elle vivait encor ; j'étais encore aimée !
C'est un parfum de rose... il n'atteint pas l'hiver.

Du moins , n'irai-je plus dans l'enclos de ma mère ?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?



LE
MAL DU PAYS.



Ce front facile à se rider, ces joues légèrement creusées, gardaient l'empreinte du sceau dont le malheur marque ses sujets, comme pour leur laisser la consolation de se reconnaître d'un regard fraternel, et de s'unir pour lui résister.

— MADAME DE BALZAC. —

Clémentine adorée, ame céleste et pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison.

A. Chénier



XXIX.

LES PLEURS.

Comme une flamme qui me touche,
Ce nom brûle... Tais-toi, ma sœur.

Femme, tu vois un cœur de femme
Au fond de nos yeux consternés,
Lorsqu'à s'éteindre condamnés,
Trop de fièvre en usa la flamme.
Au mal qui fait long-temps souffrir,
Crois-moi, l'homme est plus inflexible;
Il nous défend d'être sensible;
Il ne défend pas d'en mourir!

ne par mot que d'en mourir!

Ce qu'il sait de science amère
Pour mentir à son propre amour;
Ce qu'il peut inventer un jour
Contre son idole éphémère;
Ce que j'ai ressenti tout bas
De sa haine... ou de son délire,
Tout haut je ne veux pas le dire,
Pour que Dieu ne me venge pas!

Car j'ai là comme une prière
Qui pleure pour lui nuit et jour;
C'est la charité dans l'amour,
Ou c'est sa parole première.

A ta pure souffrance elle eût jeté ses fleurs ;
 De sa lyre voilée elle eût touché ta lyre ;
 Et dans ses vers brillans , que de loin j'ose lire,
 Ton nom jeune eût vécu , baptisé de ses pleurs !

Tu n'as pas vu Delphine à son adolescence,
 Muse qui prit son vol si près de ta naissance,
 Que l'on eût dit vos jours nés de la même fleur ;
 Sur son front imprégné de gloire et d'innocence,
 Tu n'as pu , jeune sainte , apaiser ta douleur.
 Non ! l'étoile fuyait. Ton oreille enfantine,
 Doucement rappelée au mouvement des flots,
 N'aura pas entendu rouler la *brigantine*
 D'une exilée aussi qui chante ses sanglots *.

Et tu laissas tomber tes larmes poétiques,
 Comme un cygne qui meurt , ses sons mélodieux ;
 Cris d'ame ! ils font vibrer les feuilles prophétiques
 Où s'épanchaient tout bas tes précoces adieux :
 Car tu tremblais de vivre , et tu cherchais ta tombe,
 Seule , sous un rameau qui n'a pas vu l'hiver ;
 D'une vie effleurée , inquiète colombe,
 Tu laissas le livre entr'ouvert.

* Madame Pauline Duchambge.

de chants étouffés ! que de pages perdues !
 d'hymines au silence avec toi descendues !
 d'être enfant, *Lucretia*... Tu meurs,
 le voulais bien ! Pardonne à nos clameurs.

je n'ose pleurer dans ma pensée amère ;
 je ne te plains pas ; mais que je plains ta mère !

vii

Lucretia Davidson, morte à dix-sept ans, née le
 septembre 1808, à Platts-Burgh, sur le lac Cham-

Il sera difficile de lire sans émotion cette courte
 insérée dans le *Quarterly Review*, et traduite par
 Amédée Pichot.

Il ne m'est pas possible d'y penser sans que mon
 ne s'emplisse de larmes. Si je savais peindre, je

C'est dans ces fils d'or pour ordir nos jours
J'ai écrit de ce papier aux destinées d'aujourd'hui
Au fond de ces beaux jours et de ces belles nuits
J'ai rêvé! on se soit libre, enfant, à peine né!

Quand l'amour de ma mère était mon avenir
Quand on ne mourait pas encore dans ma famille
Quand tout vivait pour moi, vraie petite fille
Quand vivre était le ciel: on s'en passait sans rien!

Quand j'aimais sans savoir ce que j'aimais, quand l'air
Me palpait benoîte, et de quoi? de ne rien!
Quand toute la nature était parfum et lumière
Quand mes deux bras ouvraient devant ces jours...

Qui me rendra ce jour où la vie a des ailes
Et vole, vole ainsi que l'alouette aux cieus,
Lorsque tant de clarté passe devant ses yeux,
Qu'elle tombe éblouie au fond des fleurs, de celles
Qui parfument son nid, son ame, son sommeil,
Et lustrent son plumage arde par le soleil!

/ce jour

Ma voile, dit l'amour, a besoin de s'étendre
 Sur les flots scintillans d'écume et de clarté!
 Et son regard d'adieu se prolongea si tendre,
 Qu'elle dit : au revoir ! avec sécurité.

Hélas ! la jeune espérance
 Ne connaissait pas l'absence !

Son repos dura peu. Triste, errante, peureuse,
 Jusqu'à l'heure où le soir descendait sur les eaux,
 Elle chercha des yeux la barque aventureuse ;
 Et sa main sur le sable envahi par les flots

Traça le nom qu'elle adore :
 Et l'eau l'effaçait encore !

Une voile apparaît enfin ! le vent l'apporte ;
 La crédule immortelle a cessé de gémir.
 Mais quoi ! c'est l'opulence et sa froide cohorte.
 Dans sa nacelle d'or elle semble dormir :

Oh ! celle où l'amour voyage,
 Illumine davantage !

Une autre voile encor s'enfle plus gracieuse ;
 C'est l'amitié paisible au milieu du torrent :
 La lueur de sa lampe est calme et radieuse ;

Et plus tard, abattu sous les vents du voyage,
Seul, au bord d'un sentier dépeuplé, sans fraîcheur,
Sans soleil, et navré de quelque adieu railleur,
Tes yeux retourneront tristes vers l'humble cage
Où t'attendait l'ami par ton souffle éveillé,
Qui, vivant sur ton cœur, ne l'a jamais raillé!
Qui, tu regretteras cet amour sans mélange,
Et tes pleurs innocens où se mire un jeune ange
Tu diras dans ton sort, plein d'échos du passé,
Par des amis ingrats amèrement blessé :

Oh! je voudrais, mon Dieu, pleurer de douces larmes,
Comme l'enfant candide et sans haine, l'enfant
Qui pleurait son ramier mort dans ses jeunes charmes;
Oh! pleurer comme alors!.... Qui donc me le défend?



Happe sa douce amorce, et que ton aile, enfant,
Joue avec ce flambeau ; rien ne te le défend.
Né dans le feu, ton vol en cercles s'y déploie,
Et sème des anneaux de lumière et de joie.
Le fil de tes hasards est court, mais il est d'or !
Nul regret ne pendra lugubre sur ton sort ;
Nul adieu ne viendra gémir dans l'harmonie
De ton jour de musique et d'ivresse infinie ;
Ce que tu vas aimer durera tes instans ;
Tu ne verras le deuil ni les rides du temps.
Les feuilletts de ton sort sont des feuilles de rose
Fiévreuse de soleil et d'encens, quel destin !
Atome délecté dans le miel qui l'arrose,
Sonne ta bien-venue au banquet du matin.

Je t'envie ! et Dieu t'aime, innocent éphémère ;
Tu nais sans déchirer le beau flanc de ta mère ;
Ce penser triste et doux ne te fait point de pleurs :
Il ne t'impose pas comme un remords de vivre.
Tu n'as point à traîner ton cœur lourd comme un livre.
Heureux rien ! ta carrière est au bout de ces fleurs.
Bois ta vie à leur ame, et que ta prompte haleine
Goûte à tous les parfums dont s'abreuve la plaine.
Hâte-toi : si le ciel commence à se couvrir,
Une goutte de pluie inondera tes ailes :
Avant d'avoir vécu, tu ne veux pas mourir,
Toi ! Les fleurs vont au soir : ne tombe qu'après elles :